LES ARBITRES,

OU

LES QUERELLES DE VILLAGE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. DUMERSAN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Favart, par les Comédiens Sociétaires de l'Odéon, le 10 Décembre 1818.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

PARIS.

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Editeur des Œuvres de Pigault-Lebrun,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1818.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MERSEUIL, } Voyageurs.	M. *Bouchez.*
CLAIRVAL, } Voyageurs.	M. *Edouard.*
BERTRAND, gros Vigneron. . . .	M. *Leborne.*
LUCETTE, sa Fille.	Mlle. *Descuillès.*
GAILLARDIN, Receveur des Contributions.	M. *Duparay.*
GUILLOT, Garde-Champêtre. . . .	M. *Ménétrier.*
ROBERT, jeune et riche Meûnier du Village voisin.	M. *Ozanne.*
PIERRE BAHU, Adjoint du Maire du même Village.	M. *Arnaud.*
JACQUOT, Paysan du même Village.	M. *Armand.*
M. PLUMARD, Notaire d'un Village voisin.	M. *Valville.*
UN AUTRE NOTAIRE.	M. *Azéma.*
PAYSANS ET PAYSANNES.	

LES QUERELLES DE VILLAGE, OU LES ARBITRES.

Le Théâtre représente une Place de Village. Au milieu un gros Arbre. A droite du Spectateur, la Maison de Gaillardin ; à gauche celle de Guillot. Au fond, une petite rivière sur laquelle est un Pont de bois nouvellement construit.

On lit sur un écriteau, à la porte de Gaillardin : « Bureau du Receveur des Contributions. Il est » ouvert les Lundi et Jeudi, depuis neuf heures » jusqu'à deux. »

SCENE PREMIERE.

CLAIRVAL et MERSEUIL, *en habit de voyageurs.*

CLAIRVAL.

Vous avez tort, monsieur, je vous le soutiendrai ;
Et même s'il le faut, je vous le parierai.
L'homme est homme partout ; je prétends qu'au village,
A la ville, à la cour, nulle part on n'est sage.
Intrigue, ambition, jalousie et débats,
Ce qui sème le trouble en de vastes Etats,
Du plus petit hameau trouble la paix profonde.
Les torts que vous trouvez aux puissans de ce monde,

Vous les retrouverez chez l'humble villageois :
La guerre habite aussi sous ses modestes toîts.

MERSEUIL.

Comment ! cette candeur que vous nommez chimère,
Est un être idéal, exilé de la terre ?
Et cette ambition qui cause tant de maux,
A semé ses poisons jusqu'au fond des hameaux !
Non, je ne le croirai que quand l'expérience
M'aura bien convaincu que je suis en démence.
La politique, alors, ne m'étonnera plus,
Et ses torts, à mes yeux, paraîtront des vertus.

CLAIRVAL.

Toujours extrême en tout! Qui vous dit que je trouve
Bien fait, tout ce qu'on voit ; et qu'ici je l'approuve?
Loin de là, je déplore en mon cœur tous les maux
Qu'ont produits les abus tant anciens que nouveaux :
Mais je veux vous prouver que ces maux sans remede
Sont un torrent auquel il faut que chacun cède,
Et que, de nos travers suivant les résultats,
Tout, du petit au grand, se ressemble ici bas.

MERSEUIL.

Prouvez-le-moi.

CLAIRVAL

Fort bien; suspendons le voyage,
Et faisons notre essai dans ce petit village.
Puisque nous voyageons selon notre désir,
Pour notre instruction et pour notre plaisir,
Que le temps est à nous et que rien ne nous presse,
Prenons donc, en chemin, des leçons de sagesse.

MERSEUIL.

Ainsi l'homme, en ce monde, est un vrai voyageur ;
Rarement, sur sa route, il trouve le bonheur :
Mais alors, comme nous, il n'a pas la puissance
De s'arrêter !

CLAIVAL.

Ce lieu doit vous plaire, je pense.
Un beau site, un ruisseau, tout près un bois touffu,
La route est écartée ; et ma foi, la vertu
Si nous pouvons la croire en quelqu'endroit sur terre,
Doit avoir un asyle en ce lieu solitaire.

MERSEUIL.

Je le crois. Écarté par sa position,
Des villes, vrai séjour de la corruption,
Ce village ignoré, si j'en crois l'apparence,
Doit servir de refuge à l'antique innocence.
Je ne croirai jamais que ses bons habitans
Connaissent les travers et les vices des grands;
Qu'ils soient ambitieux, qu'ils se fassent la guerre;
Que l'intrigue, chez eux, ne soit pas étrangère :
Mais comme de l'erreur on n'est point à l'abri,
Vous voulez parier, j'accepte le pari.
Cent louis.

CLAIRVAL.

Cent louis ? j'y consens ; cette affaire
De vos préventions vous guérira, j'espère,
Et vous aurez pour moi moins de sévérité.

MERSEUIL.

Certes, je rends justice à votre probité:
Mais je voudrais vous voir, laissant la politique,
Ne point vous revêtir d'une charge publique
Qui vous rend à mes yeux complice, malgré vous,
De gens que je prétends être méchans ou fous.

CLAIRVAL.

Pour des fous, j'en conviens, chacun a sa folie.
De la mienne, mon cher, je permets que l'on rie,
Mais de celle d'autrui, je prétends rire aussi.
Cherchons donc un logis.... Restons.... un jour ici.

MERSEUIL.

Un jour !

CLAIRVAL.

C'est bien assez.

MERSEUIL.

Pour observer?...

CLAIRVAL.

Sans doute.

Peut-être, dès ce soir, nous mettrons-nous en route.

SCÈNE II.

MERSEUIL, CLAIRVAL, GUILLOT *sortant de chez lui son sabre sous le bras.*

GUILLOT, *sans les voir.*

Allons faire le tour de nos champs. Jarnigoi !
Je sens que j'étions fait pour un plus bel emploi.
Garde champêtre, moi ; Guillot, garde champêtre,
Quand des eaux et forêts je pourrions être maître !

CLAIRVAL, *à Merseuil.*

Et d'un, de mécontent de sa condition.
(*A Guillot.*)
Hé ! l'ami ?

GUILLOT, *se retournant.*

Quoi ! Monsieur ?

CLAIRVAL.

Sans indiscrétion...

GUILLOT, *avec humeur.*

Eh bien !

CLAIRVAL.

Peut-on ici rencontrer une auberge ?

GUILLOT, *ôtant son chapeau poliment.*

Oui, messieurs, j'ons cheux nous une chambre où j'héberge

Messieurs les voyageurs ; et madame Guillot,
C'est ma femme, reçoit son monde comme il faut.
Mais pourrait-on savoir, Messieurs, c'qui vous engage
A vouloir séjourner dans not' petit village ?

CLAIRVAL, *avec intention.*

C'est un très grand secret.

GUILLOT.

Je n's is pas curieux ;
Pourtant j'voudrais savoir c'qui vous mène en ces lieux?

CLAIRVAL.

On le saura.

GUILLOT.

Jarni, parions que j'devine.
Vous êtes d'singénieurs ; ça s'voit à votre mine;
Et vous v'nez arbitrer ces six arpens maudits
Qui du villag' voisin, nous ont fait ennemis.

CLAIRVAL.

Il se peut. (*A Merseuil.*) Ennemis.... l'entendez-vous?

GUILLOT.

Je pense
Que vous nous d'vez, Messieurs, bailler la préférence.
Vous s'rez logés cheux nous comme de vrais seigneurs;
Et puis, dans le village on n'loge point ailleurs.

MERSEUIL.

Entrons chez lui.

GUILLOT.

Messieurs, vous verrez sur la place ;
On est toujours flatté d'savoir ce qui se passe.
Quant à moi je m'en vais cheux Bertrand l'vigneron,
Le prév'nir que sa fille aime un jeune garçon
De c'village ennemi du nôtre : et d'là je juge
Que j'aurons aujourd'hui, dans l'pays, du grabuge.

MERSEUIL.

Va donc : mais ne dis point qui nous sommes.

GUILLOT.

Ho! ho!

Je devinons qu'ici vous êt's incognito.....
V'là monsieur Gaillardin et Robert... Je vous quitte.
Je cours cheux le papa, le prév'nir au plus vîte.
V'là ma maison.

(Il sort.)

SCENE III.

CLAIRVAL, MERSEUIL.

CLAIRVAL.

Eh bien! qu'en dites-vous?
Le début n'est pas mal.

MERSEUIL.

Ces paysans sont fous.

CLAIRVAL

L'intérêt personnel est le Dieu de la terre.
Il suffit d'être deux pour que l'on soit en guerre.

(Ils entrent chez Guillot.)

SCENE IV.

ROBERT, GAILLARDIN, *arrivant du fond à gauche.*

GAILLARDIN.

Vous n'aviez pas le droit de construire ce pont.

ROBERT.

Je l'ai fait à mes frais: à tout cela, répond.

GAILLARDIN.

Non, que vous et les gens de cet autre village
Gardent ainsi que nous leur côté du rivage.

ROBERT.

Mais un pont ne peut pas se couper par moitié:
Je suis riche, et vous fais ce cadeau, d'amitié.

GAILLARDIN.

Tu n'sais donc pas pourquoi tu voudrais m'fair' du mal?

GUILLOT.

C'est par esprit de corps.

JACQUOT.

C'est par esprit brutal.
Si j'étions ton ennemi, c'est c'que tu pourrais faire;
Mais Jacquot n'est l'enn'mi de parsonne sur terre.

GUILLOT.

Tu n'veux donc pas te battre avec moi?

JACQUOT.

Ma fi non.
Tu s'rais p'têtre l'plus fort, et j'n'aurais pas raison.
A me laisser passer mon chemin je t'engage,
Ou j'vais m'plaindre de toi, cheux l'maire du village.

GUILLOT, *jetant son sabre à terre, se frottant les mains, comme un homme qui se prépare à se battre.*

Je m'en vais te frapper; tu me le rendras.

JACQUOT.

Moi?..
Pas si bête, vois-tu; j'veux que l'tort soit pour toi.

GUILLOT.

Tu n'es pas brave?

JACQUOT.

Oh! si; mais j'n'aimons pas les q'rèlles
Qui ne servont à rien, ni les coups.

GUILLOT.

Bagatelles.

JACQUOT.

Non pas, quand on les r'çoit. Ou je chang'rai d'avis,
Ou je ne m'expos'rai jamais... qu'pour mon pays.

GUILLOT.

Vraiment?

JACQUOT.

Oui, quand mon tour viendra d'êtr' militaire,
S'il le fallait; morgué, j'irais ben à la guerre.

GUILLOT.

Toi?

JACQUOT.

Moi, jarni!

GUILLOT.

Pas moi, j'n'aimons pas le canon.

JACQUOT.

Le canon est mauvais: je ne te dis pas non.
Mais moi, je n'voudrais pas, je le dis sans bravades,
Viv' seul; j'aim' mieux mourir avec des camarades.
Pour quant à me taper, sans profit ni raison,
Je passe mon chemin, passe l'tien sans façon.
Adieu, bonjour. Je vais demander de l'ouvrage:
C'est que pour travailler, j'ons toujours du courage.

GUILLOT, *lui barrant le chemin.*

Oh! ça n'est pas fini. Tu ne passeras pas,
Ou, comme j'te l'ai dit, avec moi tu t'battras.
(*Il se met en position.*)

JACQUOT, *criant.*

A la garde, au secours, au meurtre, à la justice!

GUILLOT.

Oh! le vilain criard!

JACQUOT.

C'est pour que ça finisse.

SCÈNE X.

JACQUOT, ROBERT, GUILLOT.

ROBERT, *les séparant.*

D'où viennent donc ici ces cris et ce sabat?

GUILLOT.

C'est lui qui crie.

JACQUOT.

Eh! oui, parc'que c'est moi qu'on bat.

ROBERT, *à Guillot.*

Vous avez tort.

GUILLOT.

C'est lui.

JACQUOT.

C'est moi que l'on assomme.

ROBERT.

Finissez, ou morbleu!...

JACQUOT.

Vous êt's un honnête homme.

GUILLOT.

Ah! vous v'là deux contre un? J'vas crier à mon tour.
A la garde, au secours, au meutre!

JACQUOT, *riant.*

Oh! le bon tour!
On ne le touche pas, il crie, et comme quatre.

SCENE XI.

BERTRAND, LUCETTE, GAILLARDIN, GUILLOT, JACQUOT, ROBERT, CLAIRVAL, MERSEUIL, PIERRE BAHU, PLUMARD; PAYSANS *arrivant de différens côtés.*

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GUILLOT.

Ah! Messieurs, c'est moi que l'on veut battre.

GAILLARDIN.

C'est affreux, vous voyez quelle témérité!
Et ce que font les gens de cet autre côté.

JACQUOT.

Il a tort.

GUILLOT, *montrant Jacquot.*

Non, c'est lui.

TOUS *criant, et montrant Jacquot.*

C'est lui.

MERSEUIL.

Messieurs, silence.

Ne sachant rien, à tort vous prononcez, je pense.

BERTRAND, *à Guillot.*

Quel est donc ce Monsieur ?

GUILLOT.

C'est un ingénieur.

PLUMARD, *à Bahu.*

C'est peut-être un préfet.

PIERRE BAHU.

P't'être un ambassadeur.

MERSEUIL.

Pourrais-je m'informer d'où vient cette querelle ?

JACQUOT.

Ah ! Monsieur, sauf respect, elle n'est pas nouvelle.

BERTRAND.

Nous sommes en procès, depuis plus de vingt ans,
Pour un pré communal contenant six arpens.

MERSEUIL.

Se peut-il ? Eh ! Messieurs, pour six arpens de terre,
Faut-il que des voisins se déclarent la guerre !

ROBERT.

Aucun ne veut céder, voilà d'où vient le mal.

MERSEUIL.

Mais si vous partagiez...

GAILLARDIN.

L'intérêt communal

Le défend ; que d'ailleurs ils nous montrent leurs titres.

ROBERT.

Qu'ils nous montrent les leurs.

MERSEUIL.

Choisissez des arbitres.

JACQUOT.

Oui, jarni, ça vaut mieux que de battre les gens.
Ecoutez ce Monsieur, il parle de bon sens.

GAILLARDIN.

Des arbitres, fort bien ; le conseil est très-sage.
Que l'on me nomme.

MERSEUIL.

Il faut que pour chaque village,
Par un choix réfléchi, deux soient nommés d'abord,
Plus un tiers étranger pour les mettre d'accord.

BERTRAND.

C'est bien. Il faut nommer un père de famille.

GAILLARDIN.

Il faut nommer quelqu'un qui par son esprit brille.

JACQUOT.

Ça, terminons ainsi tout's ces discussions,
Et procédons de suite à nos élections.

BERTRAND, *aux Paysans.*

Vous aurez en Bertrand un homme sans reproche.

GAILLARDIN, *de même.*

Je n'ai pas, pour parler, ma langue dans ma poche.

BERTRAND.

Je soutiendrai vos droits, ils sont aussi les miens.

GAILLARDIN.

Des discours!... Pour marquer voilà les vrais moyens.

(*Les Paysans se partagent en deux groupes, dans lesquels sont à la droite des spectateurs, Robert, Jacquot et Pierre Bahu.*

Du même côté, M. Plumard se tient à l'écart; à gauche sont Bertrand, Guillot et Gaillardin.)

CLAIRVAL, *au milieu, à Merseuil.*

Vous croyez, cher Merseuil, avoir fait des merveilles;
Mais leurs élections aux autres sont pareilles.
Tenez, on influence un groupe que je vois,
Et l'on cabale ici pour avoir quelques voix.

MERSEUIL.

Je ne vois pas, du moins, de candidats risibles
Prouver à coups de poingts qu'ils seraient éligibles....

ROBERT, *au milieu de son groupe.*

Comment, ce n'est pas moi que vous avez choisi?

JACQUOT.

Nenni. Vous êtes jeune, amoureux, par ainsi
J'craindrions qu'vous n'fissiez ainsi que beaucoup d'autres,
Qui faisont leux affaires au lieu d'faire les nôtres.

BERTRAND, *de son côté.*

Ça n'a pas été long. Voilà que tout est fait.
Je ne suis pas nommé; mais je n'ai nul regret,
Quand je vois combien grande était la concurrence,
Et monsieur Gaillardin emporter la balance.

(*Bas à Gaillardin.*)

Arrangez notre affaire, et ma fille est à vous.

GAILLARDIN, *bas à Bertrand.*

De tout je vous réponds. Je serai son époux.

ROBERT.

Nous avons par ici, pour notre mandataire,
Nommé Pierre Bahu, riche propriétaire,
Cultivateur: il sait ce que la terre vaut,
Et doit en pareil cas arbitrer comme il faut.

PIERRE BAHU.

Oui, la terre en litige est terre labourable :
Il la faut labourer, c'est chose incontestable.

CLAIRVAL.

Bien, mais le tiers expert.

PIERRE BAHU.

Voilà monsieur Plumard,
Le notaire voisin qui passait par hasard.

TOUS.

Fort bien !

PLUMARD.

A cet honneur, messieurs, je suis sensible.
J'y répondrai du mieux qu'il me sera possible.
Le code, heureusement, m'est assez familier....

(Gaillardin passe auprès de Pierre Bahu et de Plumard.)

MERSEUIL.

Ne perdez pas de temps, messieurs, à babiller.
Lorsqu'à faire la paix le devoir nous excite,
On ne saurait, je crois, s'en occuper trop vîte.

JACQUOT, *à part.*

J'aimons ce monsieur-là. Tout ce qu'il dit est bien ;
Mais j'parions qu'ici personne n'en f'ra rien.

MERSEUIL, *avec impatience.*

Vous avez vos pouvoirs: ça, messieurs, qu'on commence.

GAILLARDIN.

En comité secret nous ouvrons la séance ;
Nous voulons être seuls, d'abord, et pour raison.

JACQUOT.

Vous n'avez pas besoin d'entrer dans la maison.
Chacun de nous s'en va reprendre son ouvrage,
Et vous serez très-bien sur la plac' du village.

Mettons sous cet ormeau la table au tapis vert.

(*A part.*)

J'aimons qu'nos intérêts s'discut'nt à découvert.

(*On apporte de chez Gaillardin une table couverte d'un tapis vert, deux chaises et un fauteuil.*)

CLAIRVAL.

Allons, allons, messieurs, liberté toute entière.

GAILLARDIN.

Croyez que la justice est notre loi première.

BERTRAND.

Pour ne point les gêner, amis, retirons-nous.

(*Tout le monde s'éloigne.*)

JACQUOT, *caché sous la table, et passant sa tête sous le tapis du côté du Public.*

Moi, pour les écouter, je reste là-dessous.

GAILLARDIN, *à Guillot.*

Qu'on ne s'approche point que je ne t'avertisse.

SCENE XII.

GAILLARDIN, PLUMARD, PIERRE BAHU, *se font des civilités en s'asseyant*; GAILLARDIN *occupe la place du milieu*; GUILLOT *se promène au fond du théâtre de long en large*; JACQUOT *est caché sous la table.*

GAILLARDIN, *tirant sa tabatière.*

En usez-vous ?

PLUMARD, *prenant une prise.*

Merci.

PIERRE

PIERRE BAHU, *de même.*

Merci.

(*Il éternue.*)

GAILLARDIN.

Dieu vous bénisse.

JACQUOT, *sous la table.*

Ça commenc' ben.

GAILLARDIN, *du ton d'un orateur.*

Messieurs, nous sommes réunis
Pour prendre l'intérêt de nos divers pays.
Qu'est-il de plus flatteur, messieurs, je le demande?
Est-il honneur plus haut, est-il faveur plus grande?
Le point essentiel est de les mériter.
Nous les mériterons, on ne peut en douter.
Or, qu'avons nous à faire en cette circonstance?
Peser les droits de tous dans la juste balance,
Avec nos commettans, messieurs, ne faire qu'un,
Même nous oublier pour l'intérêt commun.
N'est-ce pas là, messieurs, le devoir d'un arbitre
Qui veut justifier et mériter son titre?

PLUMARD.

Je suis de votre avis.

BAHU.

Morgué, vous prêchez bien!

JACQUOT, *sous la table.*

V'là de bonn's intentions, ou je n'y connais rien.

GAILLARDIN.

Certes, je suis honteux de mon insuffisance:
Mais qu'aurais-je besoin d'avoir de l'éloquence?
Des mêmes sentimens nous sommes pénétrés.
Pour des gens tels que vous les devoirs sont sacrés.
Sans de plus longs discours, entrons donc en matière,
Et parcourons d'un trait notre noble carrière.

Ce n'est pas moi, messieurs, que j'ai considéré
Dans le petit projet que je vous soumettrai.
Vous pensez comme moi que si chaque village
De la proximité peut tirer avantage,
C'est pour les réunir le moyen le meilleur.
Proposons que tous trois n'aient qu'un seul receveur.
Cela triple en effet le produit de la place,
Et rien n'empêcherait que je ne l'occupasse.

JACQUOT.

Il n'est pas sot.

PLUMARD.

Monsieur, je suis de votre avis :
Ainsi les intérêts se trouvent réunis.
Autrefois ce village avait pour habitude
De venir s'adresser pour tout dans mon étude :
On y laisse établir un notaire nouveau.
Quoique de mes profits moitié tombe dans l'eau,
Ce n'est pas pour cela du tout.... que je réclame.
Un sordide intérêt ne guide point mon ame !
Mais le bien de chacun m'occupe tout entier.
Mon principe est qu'il faut toujours simplifier ;
Je conclus, de l'avis émis par le confrère,
Que, comme un receveur, il ne faut qu'un notaire.

JACQUOT.

Il conclut bien pour lui.

BAHU.

Vous êtes d' bonnes gens,
Et vous parlez très-bien..... Mais il s'agit d'arpens,
Et non pas de r'ceveur, non plus que de notaire.
Or, ces diables d'arpens sont voisins de ma terre,
Et me conviendraient ben. Sans faire de discours,
En affaire je prends les chemins les plus courts,
Et pour tout arranger et terminer la guerre,
Faudrait m' les adjuger sans les mettre à l'enchère.

JACQUOT.

Le malin !......

GAILLARDIN.

Oui, cela finirait l'embarras.
Mais parlons de ce pont qui ne me convient pas,
Et que votre meûnier s'est permis de construire.

PLUMARD.

Il est commode, au moins.

BAHU.

Diable ! il ne peut pas nuire?

JACQUOT.

Non, jarni.

GAILLARDIN.

Cependant, il sert à mon rival,
Et pourrait quelque jour me devenir fatal.

BAHU.

Si l'on abat le pont, aurai-je mon affaire ?

PLUMARD.

Ferez-vous expulser de chez vous mon confrère ?

GAILLARDIN.

C'est entendu !

GUILLOT, *s'approchant.*

Messieurs, j'voudrais vous dire un mot.

GAILLARDIN.

Pourquoi nous interrompre ?

GUILLOT.

Il s'agit de Jacquot.

JACQUOT, *sous la table.*

Me v'là sur le tapis.

GAILLARDIN.

Eh bien ! qu'en veux-tu faire ?

GUILLOT.

Je voudrais le rosser, car je suis en colère.

BAHU.

Qui t'en empêche donc ?

PLUMARD.

Ce n'est pas moi !

GAILLARDIN.

Ni moi !

JACQUOT.

Ils ne l'empêch'ront pas ; ils ont grand tort, ma foi.

GAILLARDIN.

Nous ne sommes pas bien, messieurs, sur cette place ;
On peut nous déranger. Entrez chez moi, de grâce,
Pour calmer les partis, bientôt notre arrêté
Y sera rédigé sans partialité.

PIERRE BAHU, *à Gaillardin.*

Oui, nous mettrons cheux vous le tout en écriture,
Et quand j'aurons dessous posé not' sinature,
Il faudra qu'ils soyons contens bon gré malgré.

GAILLARDIN.

Venez, venez chez moi.

SCENE XIII.

JACQUOT, *sortant de dessous la table.*

Me voilà délivré.
Ouf. Je voudrais pouvoir demander à la ronde,
Si tout d'la même façon s'arbitre dans le monde ?

(Il s'assied sur le fauteuil du milieu.)

Je voudrais d' la séanc' faire un procès-verbal,
Ou ben en rendre compte au moyen d'un journal !
Le bon tour que j' leux f'rais si je savais écrire !...
Oui, mais j'pense qu' cheux nous personne ne sait lire.

SCENE XIV.

JACQUOT, LUCETTE.

LUCETTE.

Si je pouvais entendre... Eh quoi ! personne ici !

JACQUOT.

Personne ! et pour qui donc me prenez-vous, jarni ?

LUCETTE.

Que faites-vous donc là ?

JACQUOT.

Je fais une assemblée.

LUCETTE.

Tout seul ?

JACQUOT.

Ma paix du moins ne sera pas troublée.
Pour dire mon avis, j'aurai toujours mon tour,
Et je serai certain d'être à l'ordre du jour.

LUCETTE.

Fort bien ; mais où peut donc être allé chaque arbitre?

JACQUOT.

D'leur bel arrangement j'connais l'premier chapitre,
Et j'attends le retour de mes concitoyens
Pour leur apprendr' comment on dispose d'leux biens.

LUCETTE.

Je cours chercher mon père.

JACQUOT.

Ah ! ce n'est pas la peine,
La curiosité, comme vous, le ramène.

SCENE XV.

JACQUOT, LUCETTE, CLAIRVAL, MERSEUIL, ROBERT, BERTRAND, Paysans et Paysannes.

BERTRAND.

Ma fille avec un homme !..

JACQUOT.

Eh non ! je suis Jacquot !
Arrivez tous ici, vous n'êtes pas de trop.

MERSEUIL.

Où sont donc ces messieurs ? leur séance est levée ?

JACQUOT.

Je doute que par vous elle soit approuvée.
J'en sais le résultat.

BERTRAND.

Dis-le-nous, mon garçon.

JACQUOT.

D'abord, c'est que Guillot peut m'battre sans façon.

ROBERT.

C'est là le premier point ?

JACQUOT.

C'est c'lui qui m'intéresse.
Mais tout ce qu'ils ont fait, également vous blesse.
Laissez-moi d' point en point vous conter leur mic-mac.
D'abord, très-gravement ils ont pris du tabac.

MERSEUIL.

Passe donc ces détails.

JACQUOT.

Ils sont très-nécessaires.
Ensuite, ils ont, pour eux, arrangé vos affaires.

Les arpens, sans enchère, iront à Pierre Bahu.

BERTRAND.

Il ne les aura pas.

JACQUOT.

L'pont doit être abattu.

ROBERT.

Cela ne sera point!

JACQUOT.

On supprime l'notaire...

UN NOTAIRE.

Me supprimer, parbleu renouvelons la guerre!

TOUS.

Oui, plus d'arrangemens!

JACQUOT.

Ecoutez-moi c'pendant!....

CLAIRVAL.

Vous le voyez, Merseuil, c'est du petit au grand.

JACQUOT.

Ils avont vos pouvoirs; la chos'n'est pas finie.
J'avons, nous, comm'on dit, la force d'ineptie...
Et j'n'exécuterons rien de leurs décisions.

MERSEUIL.

Jacquot raisonne bien. Dans vos divisions,
Pour en finir, Messieurs, je crois qu'à plus d'un titre
Jacquot mériterait d'être ici votre arbitre.

BERTRAND.

C'est vrai! Jacquot est bête, au dire de vous tous,
Et moi je dis qu'il a bien plus d'esprit que nous;
Car il a du bon sens!

ROBERT.

Il n'a point de maîtresse...
N'aime pas trop le vin, méprise la paresse...

CLAIRVAL.

Ma foi, rien ne saurait influencer Jacquot ;
Pour arbitre, vraiment, c'est l'homme qu'il vous faut.

JACQUOT.

Jarni, mon beau monsieur, p't'être croyez-vous rire;
Mais si l'on s'en voulait rapporter à mon dire,
Je gage, en un clin-d'œil, arranger tout cela.

BERTRAND.

J'y consens!

ROBERT.

Je le veux.

JACQUOT.

Et vous tertous?

TOUS.

Oui dà!

JACQUOT.

Eh ben! que l'on me donne un fauteuil, c'est l'usage;
Et puis, un homme assis devient, dit-on, plus sage.
Parlons d'abord du pont; il est fait, c'est fort bien.
On n'a que trop détruit, ne détruisons plus rien.
Vous plaidez d'pis vingt ans, pour six arpens de terre;
On n'les cultive pas; vendez-les à l'enchère,
Et qu'ben également on en partage l'prix
Entre les pauvres gens qui s'trouvont dans l'pays.
C'n'est pas tout, j'ons r'marqué qu'souvent chaque puissance
Signait avec la paix, un traité d'alliance;
Un mariage, enfin : n'pourrions-nous pas aussi,
Par le même moyen, sceller la paix ici?

ROBERT.

ROBERT.

Ah! si Bertrand voulait!...

LUCETTE.

Si vous vouliez, mon père?...

BERTRAND, *hésitant.*

Mon projet!...

JACQUOT.

Si par vous la paix pouvait se faire,
Quel honneur!...

LUCETTE.

Du pays vous seriez le sauveur.

MERSEUIL.

Ils s'aiment; pouvez-vous refuser leur bonheur?

JACQUOT.

Le jeune et rich' Robert est l'premier d'son village,
Bertrand est de c'tici le plus gros personnage:
L'un meûnier, l'aut' vign'ron! et le pain et le vin
Sont la base de tout, ensemb' faut qu'ça soit ben!

BERTRAND.

Amis, faisons la paix, et bientôt puisse-t-elle
Au monde présager la paix universelle.

ROBERT.

Comme on va vous chérir!

(*Il embrasse Lucette*).

JACQUOT.

Voyez-les s'embrasser!
Ca ne vaut-il pas mieux, morgué, que d'se rosser?

MERSEUIL.

J'ai perdu la gageure! à payer je m'engage.

CLAIRVAL.

Et moi, de votre argent je ferai bon usage.

(*Aux paysans.*)

Au prix que vous voudrez j'achète votre champ,
Et c'est au bon Jacquot que j'en ferai présent.
Il mérite en honneur d'être propriétaire.

JACQUOT, *honteux.*

Quoi, Monsieur, parce que je n'aimons pas la guerre?

CLAIRVAL.

Ne me refuse pas!

JACQUOT.

J'acceptons, jarniguoi.
J'travaillais pour autrui, j'travaillerai pour moi.
Mais l's autres vont r'venir, avec leur arbitrage!..

BERTRAND.

Nous les recevrons bien.

JACQUOT.

J'les entendons, je gage.
Oui les v'la! de tout ça n'leux disons rien d'abord.

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS. (*Gaillardin, Plumard et Pierre Bahu arrivent gravement, précédés par Guillot, qui porte son sabre sur l'epaule.*)

GUILLOT.

Place aux arbitres! place! ils vont vous dir' vot' sort.

GAILLARDIN, *déployant un grand papier.*

A tous présens, salut! Choisis pour vos arbitres,
Et glorieusement voulant remplir nos titres!...

(*Tous les Villageois éclatent de rire, en les montrant au doigt et les huant.*)

GAILLARDIN.

Silence, mes amis, un peu plus de respect...

(*Tous éclatent de rire plus fort.*)

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que, de plaisant, peut avoir notre aspect?

BERTRAND.

Tenez, c'est à Jacquot qu'il vous faut rendre compte.

LES TROIS ARBITRES

A Jacquot?

JACQUOT, *s'asseyant.*

A moi-même.

GAILLARDIN.

O ciel! c'est une honte;
Rendre compte à Jacquot.

JACQUOT.

Jacquot vous vaut, je croi!
C'est un homme comm'vous!

GAILLARDIN.

Un fier homme, ma foi.
Messieurs, nous avons vu que ces arpens de terre
Vous ayant divisés...

JACQUOT.

J'en suis propriétaire!
Il n'en faut plus parler.

GAILLARDIN, *surpris.*

Ha! ha! quant à ce pont...
Si l'on croit mon avis, nos amis l'abattront!

JACQUOT.

Ce pont, j'ons décidé, sans être ben habile,
Qu'c'était pour passer l'eau, le moyen l'pus facile:
Il n'en faut plus parler.

GAILLARDIN, *redoublant de surprise.*

Ho ! ho! j'avais pensé
Qu'à l'hymen de Lucette étant intéressé,
Pour détruire l'espoir de Robert...

JACQUOT.

C'est dommage.
Robert, en l'épousant, d'la paix nous donn' le gage:
Il n'en faut plus parler.

GAILLARDIN, *furieux.*

Eh bien ! n'en parlons plus.
Je vois que tous nos soins ont été superflus.
Voilà, de nos travaux, comme on nous récompense.

BERTRAND.

Ne vous devons-nous pas de la reconnaissance,
Egoïste fieffé?... vous aviez votre lot,
Si vous n'eussiez été découverts par Jacquot.

GAILLARDIN.

Oui ? Tu nous le pay'ras tot ou tard.

JACQUOT.

Qu'ai-je à craindre?

GAILLARDIN.

Tout de moi!

PIERRE BAHU *et* PLUMARD.

Tout de nous.

JACQUOT.

Nul de moi ne peut s'plaindre.

GAILLARDIN.

Il est des imposés qui font rébellion...

JACQUOT.

D'avance j'ai payé mon imposition.

PIERRE BAHU.

Quelqu'amende par toi pourrait être payée.

JACQUOT.

Ma porte est clos' le soir, et l'matin balayée!
Vous n'pourrez m'attraper...

GAILLARDIN.

Va, nous nous vengerons
De toi, maudit Jacquot, ou bien nous ne pourrons.

LUCETTE.

Nous te protégerons, mon ami, sois tranquille.

JACQUOT.

Me protéger... Merci, n'ai-j' pas un domicile?

BERTRAND.

D'exercer leurs emplois ils ne méritent pas...
Si nous les déposions...

JACQUOT.

Laissez donc, ils sont gras;
Il vaut mieux les garder que d'en engraisser d'autres.

ROBERT.

Remerciez-le donc, messieurs les bons apôtres.

(*Les trois arbitres sortent.*)

MERSEUIL.

Ma foi, de ce Jacquot j'admire le bon sens;
Je le crois vraiment fait pour des emplois plus grands,

Et je veux.

JACQUOT.

Non, Monsieur, vous vous trompez, je gage.
Mon esprit est très-bon, pour un esprit d'village :
Mais ailleurs, voyez-vous, il ne vaudrait plus rien.
Je dis qu'il faut toujours rester où l'on est bien.

MERSEUIL.

Reste donc en ces lieux.

(*Aux paysans.*)

Et si votre querelle,
Mes amis, quelque jour, encor se renouvelle,
Afin de terminer vos débats comme il faut,
Pour arbitre, jamais, ne prenez que Jacquot.

VAUDEVILLE.

JACQUOT.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Comben de qu'relles dans le monde!
Ben rarement on est d'accord.
A tort à travers on se fronde,
Le faible est dupe du plus fort.
Mais on se battrait moins sur terre,
Si l'on pensait, dans ses projets,
Que lorsqu'on a bien fait la guerre,
Faut finir par faire la paix.

CLAIRVAL.

On vit l'erreur et l'ignorance,
Voulant régner de toutes parts,
Déclarer guerre à toute outrance
Au goût, au génie, aux beaux-arts.

Amis d'une heureuse lumière,
Puissions-nous, grâce à ses progrès,
Ouvrant à la fin leur paupière,
Les forcer à signer la paix.

MERSEUIL.

Après la nuit et les orages,
Le calme renaît, le jour luit.
Profitons-en pour être sages,
De nos travaux goûtons le fruit.
Est-il un plus beau territoire
Que le sol heureux des Français ?
Chez eux, les lauriers de la gloire
Couvrent l'asile de la paix.

LUCETTE, *au Public.*

Au théâtre l'on se querelle;
C'est.... l'auteur avec les acteurs.
Le jour d'une pièce nouvelle,
Querelle avec les spectateurs.
Sans profit l'on fait cette guerre;
Pour la finir avec succès,
Ah! puissons-nous dans le parterre
Voir les arbitres de la paix!

FIN.

Imprimerie PORTHMANN, rue Sainte-Anne, n°. 43.